



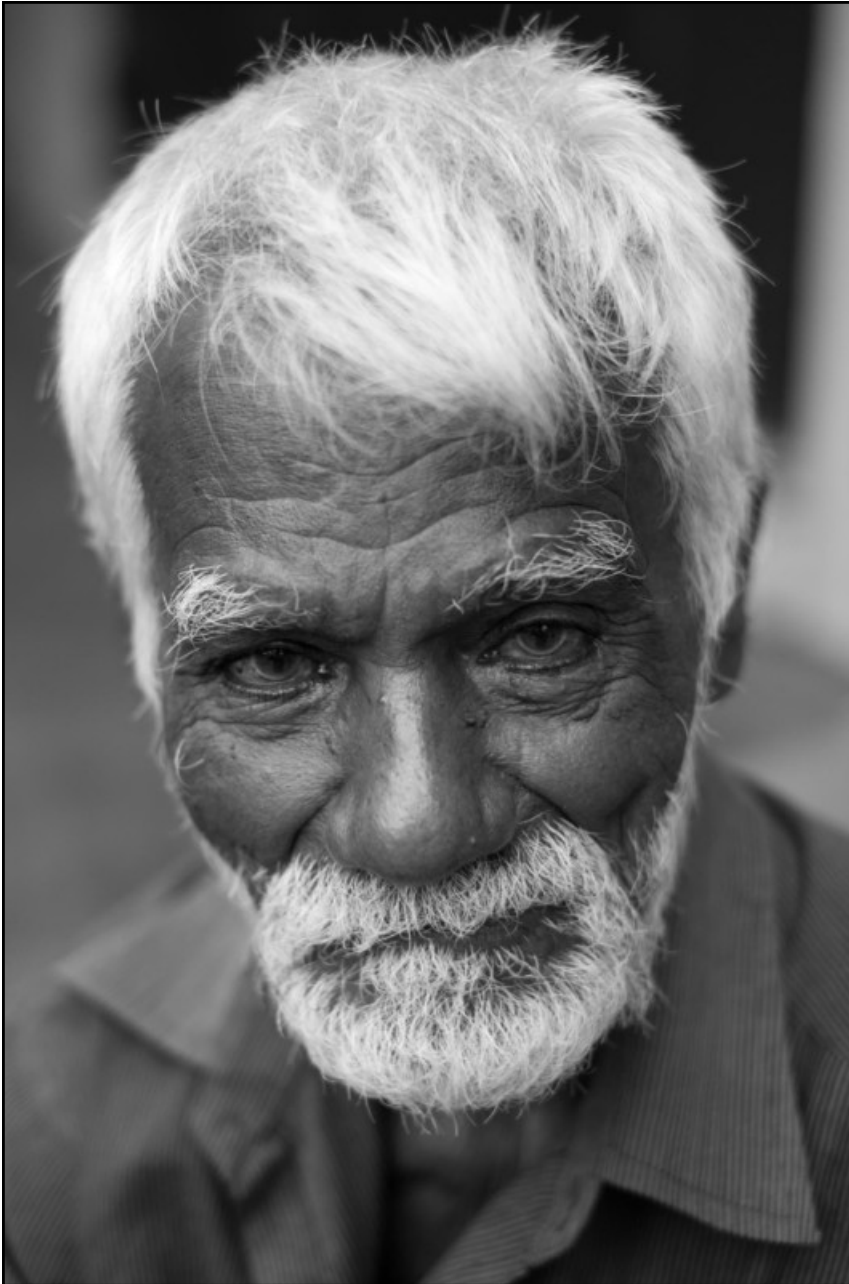
*Vendredi 8 mars, Anuradhapura*

*On quitte la presqu'île de Mannar, une sorte de Cotentin à dix huit kilomètres du sud de l'Inde, avec un peu de regret pour retourner à la civilisation de la grande ville à Anuradhapura, le « Angkor » sri lankais disent les autochtones. Le voyage en bus est toujours folklorique mais ce bus privé est moins dégingué et son chauffeur moins cinglé que leurs homologues du service public de la République socialiste démocratique.*

*Anuradhapura est sous des trombes d'eau, un bel orage tropical qui vous cloître dans une chambre moins frustrée que les précédentes. Le rideau de pluie est si serré et épais qu'on ne voit pas à cinq mètres. La nuit est tombée à treize heures...*



Il ne reste qu'une heure avant le coucher du soleil (qui est par ailleurs totalement absent) pour découvrir la ville. Elle est triste, très pauvre même si elle recèle des bijoux de l'architecture des deux derniers millénaires. On en fait mollement le tour dans la moiteur d'après orage. Elle ressemble à toutes celles déjà traversées. Un marché, quelques magasins, beaucoup de banques, des ruelles où s'échinent encore des ouvriers du textile ou de la mécanique générale... Pas grand-chose à se mettre sous la dent pour un photographe privé de dessert.



C'est un type sur le bord de la rue qui m'interpelle pour me rappeler à mes devoirs.

Sans lui, je serais rentré bredouille et j'aurais dû tricher en envoyant des photos d'un autre endroit, celles que je garde en secret en cas de disette.

Mais le jeu a ses règles. Ce sont bien des photos du jour qu'il faut envoyer sinon, « ça vaut pas » comme disent les gamins.

Alors j'ai pris quatre vingt photos aujourd'hui, soit cinq fois moins que les autres jours.

Et pourtant, j'ai tout essayé, même les écureuils qui grimpaient aux grillages de l'hôtel et les singes qui tambourinent sur les toits des ateliers de confection sans grand succès il faut bien l'avouer, la photo animalière ce n'est pas vraiment ma tasse de thé.

Un vieil homme bien triste qui prenait le frais, si l'on peut dire, devant sa maison et un autre, plus pauvre encore et un peu plus travaillé par l'arrack ont conclu ma journée. J'ai même failli me faire engueuler parce que je glissais sous le bras de l'homme endormi sur le trottoir un billet de 100 roupies (un peu plus de 50 centimes d'euro) qui permet ici de s'offrir quatre ou cinq « rolls » aux légumes et de se remplir le ventre.



*C'était une journée « repos », comme dans le tour de France. On n'a pas franchi de grand col ni atteint de sommets mythiques et il n'a pas non plus été nécessaire de sprinter à l'arrivée.  
Si demain, il pleut, je vous raconte ma vie... ou celle du monsieur allongé sur le trottoir, elle doit être plus instructive.*